

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 92

Octobre 1981

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 92 Octobre 1981

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

17 Octobre 1981

La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Jean Vercoutter, président.

Séance du Comité

M. Jean Leclant rend compte de la séance du Comité qui s'est réuni le samedi 17 octobre à 16 heures, et qui a procédé à l'élection d'un nouveau bureau.

M. Leclant exprime sa gratitude au nom du bureau à M. Jean Yoyotte et à M[me] Thirion pour le travail ardu qu'ils ont assumé durant l'année écoulée au profit de la Société.

Nouveau bureau

— Président : M. Jean Vercoutter.
— Vice-présidents : Le R.P. du Bourguet
M. Jean-Philippe Lauer.
— Trésorière : M[me] Claude Abélès.
— Secrétaire : M[me] Liliane Palà.

Compte rendu de la précédente assemblée générale.

M. Michel Gitton, secrétaire sortant, lit le compte rendu de l'assemblée générale du 25 octobre 1980. Aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

M. Lionel Balout, M. Jacques Blot, Le R.P. du Bourguet, M[me] Desroches-Noblecourt, M. Philippe Guillemin, P[r] Heerma van Voss, M. Koefoed-Petersen, M. Lecuyot, M. Michel Mariaux, P[r] Charles Maystre, P[r] Murat, D[r] Suzanne Ratié, D[r] Pierre Robine, M[me] Colette Roubet, M. J.A. Varoquaux, M. Pierre Viaud, P[r] Baudoin van de Walle.

Nouveaux membres

M. Pierre Attal, M. Michel Bertet, M. Fernand Bouyssou, M. César Cohen, M[me] Maryse Geoffray, M. René Lehnardt, M. Michel Matter, M. Jean-Claude Roux, M[lle] Christine Roux.

Réélection d'un tiers des membres élus du Comité

Résultat du scrutin : 124 bulletins de vote dont 5 modifiés et 2 nuls ; sont réélus :

M. le P[r] S. Donadoni
M. le P[r] A. Dupont-Sommer
M. O. Koefoed-Petersen
M. le P[r] G. Mokhtar
M. le P[r] H.-C. Puech.

Prenant la parole, M. Jean Vercoutter rend hommage au professeur Jean Leclant qui, depuis de nombreuses années, se dévoue sans compter pour la Société et souligne que, sous sa bienveillante autorité, et grâce à son activité, notre Société a accueilli de très nombreux nouveaux membres.

Rapport financier

M. Vercoutter remercie les membres de notre Société qui, payant régulièrement leur cotisation, assurent à celle-ci un bon fonctionnement.

Mme Abélès, trésorière, donne communication du rapport financier pour l'exercice 1980-1981. Elle souligne qu'il n'y aura aucune augmentation pour l'année mais qu'il serait souhaitable que, désormais, les cotisations soient versées dès le mois de janvier. Il est demandé aux membres qui n'auraient pas encore régularisé leur payement pour l'année 1981, de bien vouloir procéder à cette formalité.

RAPPORT FINANCIER DU TRÉSORIER

Exercice 1980-1981

DÉPENSES		RECETTES	
Remboursement à la librairie Masson-Services des RdE des membres Bienfaiteurs	32 205,28		
Impressions BSFE 89	11 770,00		
Frais des conférenciers	2 500,00		
Rétribution du projectionniste	220,00		
Commémoration Mariette	2 500,00		
Secrétariat (papeterie, imprimés, adressopresse)	1 304,86		
Frais postaux	3 258,00		
Frais de banque	675,02	Cotisations	86 948,10
Subvention BEA	1 000,00	Vente Bulletins anciens	2 963,00
Excédent des recettes sur les dépenses	35 795,15	Vente RdE (Imprimerie Nationale)	1 317,21
	91 228,31		91 228,31

ACTIF NET

Banque Rothschild	69 028,29
Chèques Postaux	5 966,21
	74 994,50

L'actif net se justifie de la façon suivante :

Actif net au 30-09-1980	39 199,35
Excédent de recettes 1980-1981	35 795,15
	74 994,50

Notre Société a eu la grande tristesse de perdre un ami de l'égyptologie et de la France : le président Anouar el Sadate. M. Vercoutter a rappelé l'éloge de Mariette que fit le président égyptien à l'occasion d'un film tourné pour la télévision, « l'Égyptologie » et que ce fut Anouar el Sadate lui-même qui s'opposa au projet de déplacement du tombeau de Mariette Pacha.

A Madame Jahin el Sadate, qui est présidente d'un comité de préservation des antiquités égyptiennes, la Société présente ses condoléances émues.

Nécrologie

Nous avons appris avec regret la disparition de Eric Dinkler, vice-président de la Société des Études Nubiennes. Il disparait peu de temps avant le colloque de Heidelberg dont il était l'organisateur.

Nouvelles de l'égyptologie

Parallèlement à l'année Mariette, cette année fut celle du centenaire de l'Institut français d'archéologie orientale.

Au Caire, une cérémonie a rappelé l'œuvre déjà accomplie et une plaque fut dévoilée par Mme Giscard d'Estaing. Un colloque fut organisé sur la préservation des antiquités égyptiennes. Les « Actes » de ce colloque, réunis par M. Grimal, viennent d'être publiés dans la Bibliothèque d'Études de l'IFAO (toutes les publications de l'IFAO peuvent être obtenues à l'Imprimerie Nationale, 27, rue de la Convention, 75732 Paris Cedex et, au Caire, 37, rue el Cheikh Aly Youssef, siège de l'IFAO).

Une proposition de M. Vercoutter sur l'intérêt qu'aurait au Caire même une exposition des fouilles et des objets trouvés par les membres de l'IFAO, fut adoptée par l'Organisation des antiquités égyptiennes qui tint à présenter

elle-même au Musée égyptien du Caire les objets les plus importants découverts par l'IFAO au cours du siècle écoulé. M. J. P. Corteggiani, bibliothécaire de l'IFAO a aidé le Service des Antiquités à rédiger le catalogue, qui est édité en français et en arabe.

Par ailleurs l'exposition « UN SIÈCLE DE FOUILLES FRANÇAISES EN ÉGYPTE, 1880-1980 » École du Caire (IFAO)-Musée du Louvre » s'est tenue à Paris au Palais de Tokyo. Mme Desroches-Noblecourt et M. Jean Vercoutter ont uni leurs efforts pour rassembler documents photographiques et objets de fouilles : ensemble remarquable du travail accompli par les chercheurs de l'Institut. A l'origine, la partie documentaire de cette exposition, qui concerne plus particulièrement l'IFAO, fut présentée au Caire au palais Mounira.

Le vendredi 16 octobre 1981 eut lieu à l'Institut, sous la Coupole, une séance pour la célébration du centenaire de l'IFAO.

En 1982, nous commémorerons les 150 ans de la mort de Champollion. Diverses manifestations sont prévues dont le déroulement sera ultérieurement communiqué aux membres de notre Société.

Amicalement « The Egypt Exploration Society » (EES) nous informe qu'elle s'apprête à fêter le centenaire de sa fondation. Le résultat de ses travaux a été publié dans quelque 170 ouvrages que l'EES aimerait maintenant republier. Aussi la société anglaise fait-elle appel à la générosité de tous ceux qui s'intéressent à l'égyptologie, et comme elle le dit si bien « if we dig, we must publish ».

M. le président Vercoutter adresse ses remerciements aux frères Pillet qui ont déposé au Cabinet d'égyptologie les papiers, les clichés, les ouvrages de leur père Maurice Pillet, ainsi qu'au commandant Max Bruyère qui a remis également les papiers de son frère Bernard Bruyère à la disposition du Cabinet d'égyptologie.

Congrès

Le Congrès International des Égyptologues se tiendra à Toronto du 5 au 11 septembre 1982.

Un Congrès sur le Paléolithique dans la vallée du Nil aura lieu du 20 au 26 novembre 1982, au musée de l'Homme. Pour tous renseignements s'adresser à Mme F. Braustein-Silvestre, Laboratoire de préhistoire, musée de l'Homme, place du Trocadéro, 75016 Paris.

INFORMATIONS

Hommage à Bernard Bruyère

Le samedi 24 octobre 1981, l'Égyptologie française était conviée à participer à l'hommage que la ville de Chatou a tenu à rendre à la mémoire de Bernard et Françoise Bruyère. Les autorités gouvernementales étaient représentées par M. le Sous-Préfet du département des Yvelines, l'Ambassade d'Égypte par M. le Conseiller Wafik Zaher Kamil. Au cimetière de Chatou, MM. Tosi et Roccati inaugurèrent la copie d'une stèle de Deir el Medineh offerte par le Musée de Turin et disposée sur la tombe. Au 37 de la rue des Ecoles, une plaque fut dévoilée qui rappelle aux Catoviens le souvenir de Bernard et Françoise Bruyère. A la mairie, des discours furent prononcés par M. le Sous-Préfet, M. Charles Finalteri, Maire de Chatou, et M. Jean Leclant dont voici l'allocution.

M. le Sous-Préfet, M. le Maire, M. le Conseiller,

Rendre hommage à Bernard Bruyère, c'est reconnaître et proclamer la valeur d'une tâche poursuivie de façon exemplaire, avec ténacité, d'une œuvre réalisée par la volonté et la persévérance, au service d'un sentiment ardent du devoir envers la science et son pays. C'est aussi, en y associant indissolublement Françoise Bruyère, évoquer un dévouement total envers un des sites les plus beaux du monde, Deir el Medineh, et des plus importants pour la connaissance de l'Egypte ancienne. Pour beaucoup d'entre nous, réunis ici cette après-midi par l'affection et l'estime, c'est enfin se remémorer, dans le cadre prestigieux du *gebel* de Haute-Egypte, combien d'heures d'une amitié très profonde.

Bernard Bruyère était né en novembre 1879 à Besançon. Fils de militaire, il prépare tout naturellement Saint-Cyr ; son goût de l'histoire se développe à cette occasion ; il fréquente à Paris un atelier des Beaux-Arts ; à l'Ecole du Louvre, il suit les cours de G. Bénédite. En 1910, il fait un premier voyage en Égypte, où il passera plus tard tant d'années de sa vie. Éclate la grande guerre, 1914-1918, qui a tant marqué les hommes de sa génération ; lui-même est atteint dans sa chair : grièvement blessé, il est fait prisonnier ; il tentera plusieurs fois de s'évader et participera à la préparation de l'évasion du capitaine De Gaulle : la médaille militaire, la croix de guerre avec palmes, la médaille des blessés, celle des évadés témoignent de sa conduite héroïque.

En 1921, il est nommé pensionnaire à l'Institut Français d'Archéologie Orientale, au Caire. Le site de Deir el Medineh se présentait alors comme un vrai champ de batailles — certes pacifiques, mais néanmoins dévastatrices : les déprédations des rabatteurs de Salt et Drovetti, les vastes recherches d'objets de la mission Schiaparelli l'avaient criblé d'entonnoirs et hérissé de monticules de déblais et de monuments ruinés : sous la direction de G. Foucart, des reconnaissances venaient d'être menées par Lecomte du Nouy, Gauthier, Charles Kuentz. C'est avec ce dernier que, dès 1921, Bernard Bruyère engage des travaux à l'extrémité Sud de la nécropole et dans le village ramesside ; ils publieront bientôt un mémoire sur la tombe de Arinefer (TT 290) et celle de Nakhtmin (TT 291) ; B. Bruyère donne en 1922 un rapport annuel de fouilles, inaugurant une tradition à laquelle il sera rigoureusement fidèle. Dès lors Bernard Bruyère devient l'ami et le porte-parole des « Serviteurs dans la Place de Vérité », les *Sedjémou ash*, ces carriers des tombes des rois du Nouvel Empire qui vécurent et furent inhumés à Deir el Médineh. Il dégage patiemment les sépultures, recueille le matériel, fouille les décharges publiques, étudie le grand village dont, avec une piété quelquefois un peu trop active, il reconstruit les habitations ; il s'essaie à reconstituer la mentalité des *Sédjémou ash*, leurs cultes, leur vie quotidienne ; il les suit sur les sentiers de la Montagne thébaine, repère leur station de repos au col qui mène vers la Vallée des rois, consacre une grande monographie à Méret-Seger, la divinité de la cime qui se plaît à apparaître comme une déesse-serpent protectrice (*Mémoires IFAO*, t. LVIII, 1930). En 1931, dans la cave de la maison du nommé Amenouah, il découvre des restes présumés du pillage de la tombe de Ramsès III ; au témoignage d'un papyrus judiciaire, cet ouvrier avait été inculpé dans les « tomb-robberies », mais avait bénéficié d'un

non-lieu faute de preuves ; plus de 3 000 ans après, B. Bruyère invitait à rouvrir le procès et apportait une preuve archéologique difficilement discutable. Parfois, B. Bruyère quittait son vallon de Deir el Médineh : il travailla en bordure de la vallée au temple funéraire de Thoutmosis II ; à l'appel des autorités du canal de Suez, il fouilla aussi au Déversoir en 1928, et à Clysma.

En 1928, voulant assurer à l'IFAO un recrutement régulier de jeunes chercheurs munis de titres universitaires et scientifiques, le directeur Pierre Jouguet avait obtenu pour B. Bruyère la création d'un poste de directeur des fouilles. C'était là une très judicieuse répartition des fonctions et des tâches.

En janvier 1930, Françoise Demartres était venue visiter en Égypte sa tante et son oncle Jouguet, dont les filles M[mes] Petit-Dutaillis, Lauer et Jouguet sont ce soir parmi nous ; son père était un journaliste connu, fils lui-même du Doyen de la faculté des Sciences de Lille. Françoise Demartres fit le voyage classique de Haute-Égypte. Ce fut le coup de foudre. Elle épousa Bernard Bruyère à la fin de 1930. « Francette » s'adapta immédiatement à la vie du chantier et du village ; elle apprend très vite la langue, les mœurs de Gournet Mouraï ; ce sera désormais l'infirmière dévouée, la conseillère de ces humbles villageois qui la vénèrent. Vêtue d'une longue robe, enturbannée, les pieds nus dans des sandales, elle parcourt les sentiers rocailleux, intégrée au pays, au point de devenir une véritable charmeuse de serpents.

Pendant ce temps, B. Bruyère poursuit son œuvre d'étude de Deir el Médineh. Les jeunes savants de l'IFAO viennent l'aider à surveiller le chantier, dans la lourde poussière que soulèvent les efforts des équipes de fellahs ; il faudrait nommer ici deux générations de pensionnaires qui profitent de l'hospitalité parfois spartiate, mais chaleureuse d'amitié, des Bruyère ; les jeunes savants étrangers sont particulièrement bien accueillis : Černý, Nagel, Maystre, Michalowski. Tôt levé, B. Bruyère est tôt sur le chantier vêtu de leggins, casque colonial en tête, la canne à la main. Sa réserve naturelle se colore de pointes d'humour. Tard dans la soirée, il poursuit dans de grands registres l'inventaire des innombrables documents gagnés par lui à la science.

Après l'interruption de 1940-46, que les Bruyère passent en France, c'est de nouveau l'Égypte, Deir el Médineh, jusqu'à ce que les événements de 1952 entraînent leur retour définitif à Chatou ; c'est aussi la retraite que Bernard Bruyère aborde

studieusement. Bernard et Françoise Bruyère continuent à être le couple exemplaire que beaucoup d'entre nous ici ont connu, admiré et aimé. Le 4 décembre 1971, dans sa 93e année, s'éteint B. Bruyère. Il y a quelques mois, en février 1981, nous avons perdu Françoise Bruyère.

Beaucoup d'entre nous viennent de se rendre au cimetière de Chatou où leur tombe s'orne désormais de la copie d'une stèle du Musée de Turin (n° 50048), découverte en 1905 par Schiaparelli ; c'est là un hommage de nos amis italiens, les professeurs Tosi et Rocatti, qu'anime la même dévotion envers les « Serviteurs dans la Place de Vérité » et que nous sommes heureux de compter aujourd'hui parmi nous. D'Égypte aussi nous est parvenu le message du Professeur Labib Habachi qui communie en ce moment avec nous dans le souvenir que nous exaltons. Et comment ne rappellerions-nous pas les étonnantes et émouvantes cérémonies qui lors du décès de Bernard Bruyère en Décembre 71 s'étaient déroulées en Haute-Egypte, chez les Franciscains italiens de Louxor, ainsi qu'au Deir el-Moukareb où la liturgie copte était célébrée par le Père Basili Azer Matta, tandis qu'un chantre de mosquée psalmodiait le Coran dans la cour de l'hôtel Abou ; au quarantième jour, un « *atr* » fut célébré à l'initiative du Reis Ahmed, tandis qu'un grand repas rassemblait les habitants de Gourna ayant connu Bernard et Françoise Bruyère ; dix cheikhs célébraient les prières rituelles.

Ce soir, à Chatou, qui a abrité les années de retraite de Bernard et Françoise Bruyère, les Egyptologues tiennent, par ma voix, à vous remercier Monsieur le Maire, ainsi que vos collaborateurs, de perpétuer, de manière si vigilante et solennelle, le souvenir d'un des hommes qui fut le plus assidu et le plus dévoué à la tâche. Le nom de Chatou s'associe ainsi à l'œuvre de l'Égyptologie pour une plus étroite amitié entre la France et l'Égypte, pour une meilleure connaissance des chefs-d'œuvre et des réalisations qui, il y a des millénaires, ont constitué l'un des apports culturels parmi les plus prestigieux de l'humanité.

Communications

1. M. Jean Vercoutter : Cinq ans de fouilles de l'IFAO dans les oasis, 1977-1981.

2. M. Jean Yoyotte : Le général Thouti et la perception des tributs syriens (avec diapositives).

La séance est levée à 19 h 25.

MEMBRES BIENFAITEURS 1981

Mme ALBIS
M. ALTENMÜLLER
M. ANDRÉ
Mlle ANDREU
M. AZIM
M. BAER
M. BAIER
M. BARAU
M. BARDINET
Mlle BARRIER
Mme BATAILLE
M. BEDARD
Mme BELLION
Mme BERLANDINI
M. D. BERTRAND
Mme G. BERTRAND
Mme BLOTIÈRE
Mme BOCQUILLON
M. BOTTE
R.P. du BOURGUET
M. BOURSIER
Mme BOUTEAU
M. BRUNOT
M. CAPITANT
M. CARAPALIS
M. CAUDELIER
Mme de CENIVAL
M. CHARPENTIER
M. CHEVEREAU
M. CIMMINO
M. COLAS
M. COULON
M. COUTURE
Mme COUZI
Mme CREPON-THEBAUX
Mme CURTIL
M. DEGARDIN
M. DERCHAIN
M. DESPATIN
M. DESPRAS
M. DEVAUCHELLE
Mme DIENY
Mlle DOLZANI
M. DONATI
Mlle DUBERNET
M. DUPART
Mme DURIOT
M. et Mme DUTEIL
Duchesse d'ESTE
Mme de FLERS
Mlle FORGEAU
Mlle GENAILLE
Mme GILLARD
M. GIVEON
M. GOBY
M. GOLVIN
M. GOURDON
Mme GOUT
M. J.C. GOYON
M. GRIMAL
M. HENNE
Mme IMBERT
M. JUMEAU-LAFOND
M. KETTEL
M. KOEFOED-PETERSEN
M. KOENIG
M. KRUCHTEN
Mme KUENY

Mlle LABRIQUE
Mme LACHENY
Mme LAGET
M. LAMBERT
Mlle LAMY
M. LAPERRUQUE
M. LASSUDRIE-DUCHESNE
M. LAUER
Mme LAURENT
M. LAVALADE
M. LEBLANC
M. LECLANT
Mlle LETELLIER
M. LOFFET
M. LOPEZ
Mme LUSTMAN
M. MARCHESSEAU
Mme MARIN
M. MASANES
M. MASSERON
M. MATRAY
M. MAYSTRE
Mme MENU
M. MENJAUD
Mme MILAN
M. MOITRIER
M. MONFORT
M. MOTTE
M. MUELLER
M. MURAT
M. MURPHY
M. NEVEU
Mme PALA
M. PALOMBO
M. PARCERISA
M. PARANT
Mme PARENT
M. PECOIL
M. PELL
M. PEIGNÉ
M. PEPIN
M. PERSUY
M. PISANI
M. POSENER
Mlle PUYBASSET
M. RABILLON
M. RAZOULS
M. RENAUD
M. ROCHE
M. ROUGEMONT
M. ROQUET
M. ROSENVASSER
M. ROUX
Mme SABATHIER
M. SCHENKEL
M. SCHWARZ
M. SECHERAIT
M. van SICLEN
M. SIMPSON
M. SOURDIVE
M. STRACMANS
M. TEILLIER
Mlle THILL
M. THOMAS
M. TOULOUSE
M. TRAUNECKER
M. URRUELA
Mlle VALBELLE
M. VALLOGGIA
Mme VAUTRIN
M. VANDERSLEYEN
M. te VELDE
M. VERCOUTTER
M. VERNUS

M. VILLANOVA
M. van DE WALLE
M. YOYOTTE
Mme ZIEGLER

S.E. L'AMBASSADEUR DU SOUDAN

THE JOHN HOPKINS UNIVERSITY LIBRARY, BALTIMORE

BROOKLYN MUSEUM WILBOUR EGYPTOLOGICAL LIBRARY, BROOKLYN

THE UNIVERSITY OF CHICAGO (OIC), CHICAGO

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN, CAEN

UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE aeg. inst., COPENHAGUE

NY CARLSBERG GLYPTOTEK, COPENHAGUE

UNIVERSITY LIBRARY, ORIENTAL SECTION, DURHAM

AMERICAN RESEARCH CENTER IN EGYPT, LE CAIRE

INSTITUT SUISSE DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES, LE CAIRE

UNIVERSITÉ DE LIÈGE, LIÈGE

INSTITUT DE PAPYROLOGIE ET D'EGYPTOLOGIE, UNIVERSITÉ DE LILLE III, LILLE

ORIENTAL INSTITUTE LIBRARY (CHICAGO), LOUXOR

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, NICE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE, PARIS

COLLÈGE DE FRANCE, CABINET D'ÉGYPTOLOGIE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE TUNISIE, TUNIS

SOPRINTENDENZA PER LE ANTICHITA EGIZIE, TURIN

UPPSALA UNIVERSITY INSTITUTE OF EGYPTOLOGY, UPPSALA

ORIENTALISCHES SEMINAR DER UNIVERSITAT ZURICH, ZURICH

CINQ ANNÉES DE FOUILLES DE L'IFAO DANS LES OASIS (1)

Jean VERCOUTTER

Parmi les activités majeures de l'École du Caire, le futur Institut d'Archéologie Orientale du Caire, Maspero et Renan avaient prévu, dès sa création en 1880, ce qu'ils appelaient « l'exploration », c'est-à-dire les fouilles archéologiques.

Si le manque de ressources financières entrava, au début, les recherches sur le terrain et empêcha l'entreprise de grands chantiers par l'École, celle-ci nettoya néanmoins temples et surtout tombes en Haute comme en Moyenne Égypte, ce qui est aussi une façon de fouiller. Par ailleurs, ses « élèves » participèrent aux fouilles du Service des Antiquités. Ce sont eux qui effectuèrent, entre autres, sous la direction de Jacques de Morgan, la fouille à Dahchour des tombes des Princesses royales de la XIIe dynastie, filles de Sesostris III et qui trouvèrent ces merveilleux bijoux qui sont maintenant une des gloires du Musée du Caire. Je ne mentionnerai que pour mémoire les fouilles de Licht, si importantes pour l'histoire de la statuaire au Moyen Empire, elles aussi conduites par les élèves de l'École du Caire.

Ce n'est qu'à partir de 1898, sous la direction d'Émile Chassinat, que l'Institut du Caire entreprit chaque année des fouilles importantes. A défaut de la rétrospective organisée au Musée du Caire en l'honneur du Centenaire de l'Institut, la visite de l'Exposition « Cent ans de fouilles en Égypte », présentée actuellement encore à Paris, au Palais de Tokyo, permet d'apprécier, depuis la tête de Didoufri jusqu'au Trésor de Tôd, en passant par la Tombe de

Nakht, combien les fouilles de l'IFAO ont découvert de chefs-d'œuvre et contribué à notre connaissance de l'art égyptien.

Dans un premier temps, les chantiers de fouilles de l'Institut français, comme ceux de l'Egypt Exploration Society à la même époque, ne s'attardaient guère sur un site. Tel fut le cas, entre autres, pour les fouilles d'Abou Roach et d'Assiout. En revanche, après la guerre de 1914-1918, l'Institut adopta une politique toute différente. Les chantiers de fouilles devinrent une entreprise de longue durée et Edfou et Deir-el-Medineh surtout, comme Medamoud et Tôd virent se succéder des générations de Pensionnaires et de Missionnaires de l'IFAO.

Si vous me permettez l'expression, cette politique fut payante. Que l'on songe aux papyrus d'Edfou et à tous les documents : ostraca, papyrus, objets et monuments divers que produisit la fouille de Deir-el-Medineh : documents qui, aujourd'hui encore, fournissent le sujet de livres et d'articles originaux au personnel scientifique de l'Institut.

Cependant, il faut reconnaître qu'en 1976, les ressources apportées par les deux chantiers d'Edfou et de Deir-el-Medineh commençaient à s'épuiser. A Deir-el-Medineh notamment, le grand puits aux ostraca avait fourni tout ce qu'il contenait de documents, et on ne pouvait espérer beaucoup du versant ouest de la colline de Gournet-Mouraï qui est comprise dans notre concession de fouille. Le travail restait essentiellement dans la publication des tombes ainsi que des objets, monuments et documents divers accumulés au cours de trente longues campagnes de fouilles, entre 1922 et 1976. Ces travaux se poursuivent encore, mais Deir-el-Medineh n'offrait plus la possibilité d'un grand chantier comme celui qui avait été jadis conduit par Bernard Bruyère.

La vocation de l'IFAO étant essentiellement archéologique, comme l'indique son appellation même, il fallait

trouver des chantiers de remplacement qui puissent fournir, d'une part la possibilité de former les nouvelles générations de pensionnaires et de missionnaires aux techniques de l'archéologie de terrain et, d'autre part, l'espoir de découvrir des documents nouveaux indispensables à la recherche historique fondamentale.

Très conscient de la nécessité de trouver de nouveaux champs d'activité archéologique pour l'Institut, Serge Sauneron avait décidé de porter ses recherches dans les Oasis occidentales. Il choisit donc comme sites de fouilles : Douch, dans l'oasis de Khargeh, et Balat dans celle de Dakhleh. S'il put diriger lui-même une première campagne à Douch durant l'hiver 1975-1976, la mort l'empêcha de rien entreprendre à Balat. C'est à moi qu'incomba l'organisation et la direction du chantier de Balat, de février 1977 jusqu'à la récente campagne 1980-1981.

Le choix de Douch et de Balat était particulièrement judicieux, et il n'y avait pas lieu de le reconsidérer. Les deux chantiers, en effet, offrent un champ d'études extrêmement large, car chacun d'eux, comme Deir-el-Medineh, comporte à la fois un habitat important et une ou plusieurs nécropoles. Par ailleurs, et surtout peut-être, ils datent chacun d'une époque différente. Douch, qui comprend des installations de l'époque ptolémaïque jusqu'à la période byzantine incluse, fournit aux démotisants, hellénistes et coptisants, l'équivalent virtuel d'Edfou naguère. Balat, pour sa part, date de l'Ancien Empire, époque dont l'Institut ne s'était guère préoccupé depuis les fouilles anciennes d'Abou Roach. Les égyptologues pouvaient donc y trouver, y ont déjà trouvé, un champ d'action potentiellement aussi riche que celui de Deir-el-Medineh.

J'ajouterai enfin que Douch, tout comme Balat, occupent des positions géographiques stratégiques qui en font des sites privilégiés pour recueillir des documents ou des renseignements historiques importants. Le premier se trouve, en effet, à l'extrémité sud de l'oasis de Khargeh, au débouché du Darb-el-Arbaïn, la « piste des Quarante Jours », piste désertique qui conduit au Darfour et au Kordofan et qu'empruntent, de nos jours encore, les grandes caravanes en provenance du Soudan lointain. L'autre, Balat, occupe un carrefour de pistes venant de la Vallée et se dirigeant soit vers l'Ouest et la Libye, soit vers le Sud, pour rejoindr à Selima les pistes soudanaises venues de Khargeh.

Lorsque l'on aborde les problèmes si importants que posent les routes dans l'Antiquité, surtout quand il s'agit d'un pays comme l'Égypte dont l'histoire couvre environ quatre millénaires, il convient de ne pas perdre de vue que les conditions climatiques actuelles ne sont pas nécessairement celles qui prévalaient alors.

Dans les rapports qui ont uni l'Égypte, dès le Prédynastique, à la Libye à l'ouest et au Soudan vers le sud, on admet toujours comme allant de soi que le désert à l'ouest de la vallée du Nil était tel qu'il est aujourd'hui, et d'autant plus difficile à pénétrer que les anciens Égyptiens n'utilisaient pas le chameau, mais l'âne, pour le franchir. Aussi considère-t-on que les liens Libye-Égypte étaient établis par les oasis de Siouah, Bahrain, Bahriyeh et le Fayoum (cf. *fig. 1* ci-dessous) ; pour le Sud, la route normale empruntait la vallée du Nil, par le fleuve même ou en longeant la rive. S'il en fut ainsi à partir du Moyen Empire, il n'en allait certainement pas de même à plus haute époque. En effet, les récents travaux des paléo-climatologues ont montré qu'au Prédynastique, et encore durant l'Ancien Empire, l'Égypte a connu un climat beaucoup plus humide que de nos jours à la suite d'un régime subpluvial néolithique. Jusqu'en 2400 av. J.C. au moins, sous la Ve dynastie, le désert occidental n'offrait pas de difficultés, il pouvait être facilement parcouru par les caravanes d'ânes (jusqu'à 300 bêtes et plus), qu'utilisaient les Égyptiens pour leurs expéditions lointaines. Cette constatation éclaire d'un jour tout nouveau l'un des textes les plus souvent cités de l'Ancien Empire : le récit laissé par Herkhouf, Gouverneur

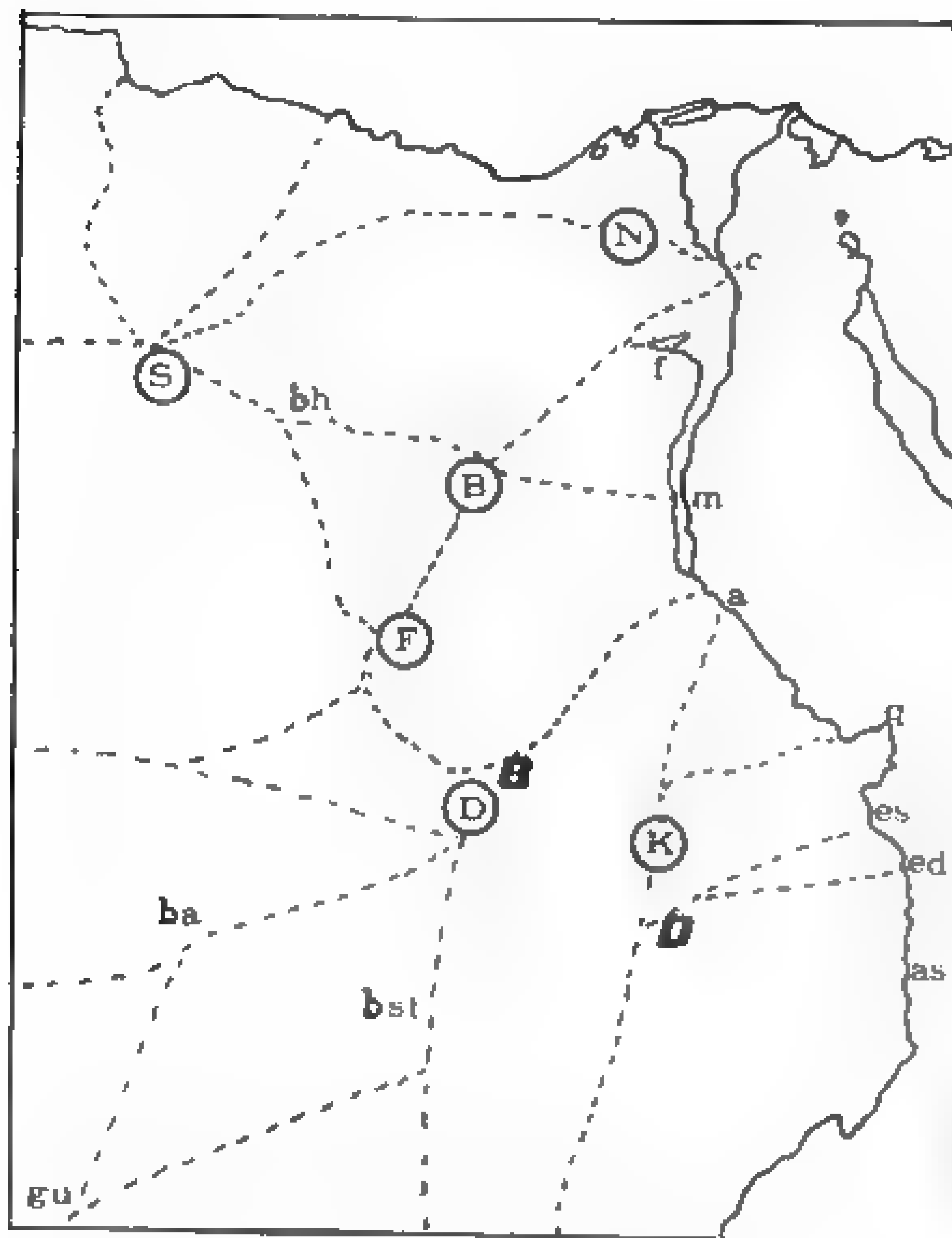


Fig. 1. — *Les Oasis et les pistes occidentales?*

Legende . Entourées d'un cercle : B = Bahriveh ; D = Dakhleh ; F Farafra , K = Khargeh ; N = Ouadi Natroun , S = Siouah.
Repères modernes : a = Assiout ; as = Assouan ; ba = Abu Ballas ; bh = Bahrain , bs t = Birs Sahara et Tarfawi , ed = Edfou ; es = Esna , f = Fayoum ; m = M nia , q = Qena.
B = Ba at , D = Douch

du Sud, de sa quatrième expédition au Soudan, alors qu'il emprunta la « route de l'Oasis » et rencontra un Chef nubien en marche vers la Libye. Pour que cette rencontre ait pu se produire, il fallait qu'Herkhouf soit passé très à l'ouest

Un des résultats majeurs de la fouille de Balat a été de prouver qu'à l'Ancien Empire, le mot *Ouhat*, « oasis », désignait Dakhleh, et non pas Khargeh. La « route de l'Oasis » empruntée par Herkhouf passait donc par Balat-Dakhleh, et non par Khargeh comme l'hypothèse la plus hardie l'avait proposé. Les dernières explorations archéologiques, celle de la Mission égypto-américaine de Wendorf et Rushdi Said dans le désert, tout comme celle des Canadiens dans la moitié occidentale de Dakhleh, confirment qu'à l'Ancien Empire l'une des routes d'Égypte au Soudan passait à quelques 400 kilometres à l'ouest de la Vallée, et que Dakhleh était alors un centre égyptien important occupé de façon permanente. Jusqu'à présent, Khargeh n'a révélé aucun vestige de cette époque.

***

Le site de Douch occupe une hauteur naturelle (cf. *fig* 2). Il comporte une grande forteresse commencée à l'époque ptolémaïque, et dont les murailles subsistent sur plusieurs metres de hauteur. Un temple en pierre, édifié dans l'angle sud-est de la forteresse à l'époque de Domitien, a été dégagé par les soins de l'IFAO ; ses textes sont en cours de publication. La fouille de l'intérieur du fort, à peine commencée, est très délicate, car il semble que les constructions internes soient établies sur plusieurs niveaux.

La forteresse est entourée d'une ville dont on devine les murs au ras du sol. A l'ouest, un temple de briques domine cette ville et les nombreux ateliers de potiers et peut-être de fondeurs qui la bordent. La fouille de l'habitat devrait fournir de précieux renseignements sur la vie d'une



Fig. 2 — *Le site de Douch vu du nord vers le sud (Cliché IFAO - J. F. Gout.)*

ville-frontière de l'Empire romain, puis byzantin, sur son organisation municipale, sa population, ses ressources alimentaires. Déjà, les centaines d'ostraca qui y ont été recueillis nous apprennent beaucoup dans ce domaine.

Au nord de la ville s'étendent deux cimetières. Le plus proche a été fouillé. Il comporte des tombes souvent collectives, tantôt construites en briques, tantôt aménagées dans le rocher : l'une de celles-ci a livré des lits funéraires décorés intacts, et l'ensemble a fourni des fragments de papyrus démotiques et grecs, indice encourageant pour l'avenir. La nécropole plus éloignée, au nord-nord-ouest, beaucoup plus importante, n'a pas encore été explorée. Elle semble avoir été considérablement pillée.

***

Comme celui de Douch, le site de Balat comporte une ville et des tombes, qui furent découvertes en 1968 par l'égyptologue égyptien Ahmed Fakhry. Ce site est sans conteste l'un des plus importants qui ait été trouvé en Égypte au cours des trente années qui viennent de s'écouler, aussi bien en raison de sa date — l'Ancien Empire — que de sa position géographique, comme nous l'avons vu, au carrefour de routes joignant Libye, Soudan et Égypte (cf. *fig.* 1).

Durant ces dernières années, cinq campagnes de fouilles ont été conduites simultanément dans la ville antique, *'Ain Aseel*, et dans la nécropole, *Qila el-Dabbeh*. Le site se trouve à un kilomètre environ à l'est de la charmante bourgade de Balat, dont il a pris le nom. La fouille de la nécropole est facilitée par la presence, à une centaine de metres, d'une minuscule oasis établie autour d'un puits. 'Ain Aseel, en revanche, est isolé dans le désert, un kilometre plus à l'est.

Dès les premières semaines de fouilles, il fut manifeste que la tâche à accomplir, tant à 'Ain Aseel qu'à Qila el-

Dabbeh, exigerait plusieurs années, voire décennies, pour être menée à bien. La première campagne, de mi-février à fin-avril 1977, avait rappelé la rudesse du climat désertique pendant les mois d'hiver, avec ses températures matinales avoisinant 0° C, et ses vents d'une extrême violence, qui interdisaient parfois le travail sur le terrain et même dans les tentes envahies par le sable et menacées d'être arrachées. En outre, il fallait assurer le magasinage et la sécurité des nombreux objets qui sortaient journellement de la fouille. La construction d'une maison fut donc entreprise dès 1977 ; œuvre de l'architecte de l'IFAO, Georges Castel, elle est maintenant un des modèles du genre.

Il faut avoir connu pendant des années l'inconfort de tentes, de baraques démontables ou de maisons indigènes pour savoir qu'un fructueux travail de terrain exige une installation appropriée. C'est ce qu'avaient compris et réalisé naguère Bernard Bruyère à Deir-el-Medineh, Fernand Bisson de la Roque à Tôd, Pierre Montet à Tanis, de même que nos collègues allemands à Éléphantine, américains à Thèbes, anglais à Saqqarah et à Bouhen, belges à El Kab. L'IFAO possède maintenant à Balat une base logistique spacieuse qui non seulement facilite le travail, mais le rend attrayant même lorsqu'il s'agit de trier, laver et marquer des tessons (cf. *fig.* 2).

Avant la fouille, le site de la ville se présentait comme une vaste étendue parsemée de tessons où se devinait, çà et là, le passage de murs de briques arasés. Seule sa grande superficie, plus de sept hectares, pouvait, semble-t-il, poser des problèmes techniques à son exploration. Les débris de poteries qui couvraient le sol étaient tous d'Ancien Empire, et cette uniformité laissait présager une occupation relativement simple. Les sondages montrèrent vite que c'était là une illusion : après être descendus à plus de sept mètres au dessous de la surface du sol, nous n'avons pas encore atteint le premier niveau d'occupation ! Ainsi, compte tenu des deux facteurs : surface et profondeur, il est évident que



Fig. 3 — La maison de fouilles de l'IFAO à Balat (Cliché IFAO J. F. Gout).

l'exploration de la ville antique de Balat demandera un temps considérable, beaucoup plus, toutes choses égales d'ailleurs, que celle du village de Deir-el-Medineh qui était de plan plus simple, moins étendu et moins profondément enfoui dans le sol

Le fait essentiel que l'on peut actuellement noter est qu'aucun des trois complexes de constructions qui ont été dégagés à des niveaux différents, ne semble postérieur à la fin de la Première Période Intermédiaire (vers 2100 av. J.C.) ; l'un d'eux, le deuxième en partant du niveau du sol actuel a subi de multiples et profonds remaniements. Il est evident que nous sommes en présence d'un ensemble urbain enchevêtré, qui a évolué sur place pendant de nombreuses années, vraisemblablement pendant plusieurs siecles La fouille en sera donc difficile et longue, en revanche, elle promet d'être très productive. Déjà tablettes inscrites en hiératique de l'Ancien Empire et empreintes de sceaux d'argile apportent des renseignements onomastiques et lexicographiques. Nul doute que par leur nombre même et leur contenu, elles ne fournissent peu à peu des informations sur l'organisation administrative, sociale et artisanale d'une grande ville provinciale egyptienne à l'Ancien Empire Quel autre site pourrait actuellement procurer de tels renseignements en dehors d'Éléphantine, où travaillent nos collègues allemands ?

Par ailleurs, la fouille d'Ain Aseel pourrait donner d'utiles indications sur l'« environnement » du site au IIIe millénaire av. J.C. : climat ancien, paléobotanique, faune, élevage, contacts avec les régions avoisinantes, etc. ; en résumé, tout ce que l'on est en droit d'exiger aujourd'hui des méthodes de la « nouvelle » archéologie.

***

Je ne m'etendrai pas longuement sur les recherches dans la nécropole de Qila el-Dabbeh ; M. Valloggia vous a déjà parlé ici même, en mars 1979, de la fouille de l'un des mastabas (cf. Bulletin 84, p 6-20). Je n'ai donc pas à vous rappeler la découverte du site par le regretté Ahmed Fakhry, ni la première fouille tres sommaire qu'il mena en 1971 et 1972, en dégageant les façades de deux des mastabas, à la recherche des stèles funéraires, non plus que de l'exploration plus complete d'un troisième tombeau, celui de Khentika (mastaba M. III de notre nomenclature = S 4 de celle de Fakhry) ; la fouille de celui-ci resta d'ailleurs inachevée, dans l'impossibilité où se trouva Fakhry de pénétrer dans les chambres funéraires souterraines dont les voûtes étaient écroulées. Nous constatâmes le même effondrement dans le Mastaba V, celui du Gouverneur de l'Oasis, Medou Nefer, dont M. Valloggia vous a entretenus

Un des premiers travaux entrepris dans la nécropole fut l'établissement d'un plan en planimétrie et altimétrie (courbes de niveaux), dès 1978, alors que la fouille du Mastaba V était en cours. Les monuments apparents furent alors numérotés du Sud au Nord, de I à V.

Le *Mastaba I*, M. I, le plus meridional a été très sommairement exploré par Fakhry. Il comprend deux sépultures, étroitement imbriquées l'une dans l'autre, celles des Gouverneurs des Oasis, Desherou et Ima En fait, il est possible que ce complexe comporte d'autres tombes qui auraient échappé à Fakhry. Son exploration exigera, à elle seule, plusieurs campagnes de fouilles, car seules les façades orientales des deux monuments principaux ont été dégagées ; elles sont en « façade de palais », comme celles de tous les autres mastabas découverts à ce jour

Le *Mastaba II* (S. 3, de Fakhry), à deux cents mètres environ au N.-N.O de M I, est en cours de fouille. Il a été construit sur une légère élévation de terrain. Son exploration a été entreprise en 1977, par la fouille d'un ensemble de constructions en briques établies le long de la cour orientale du mastaba principal, dont elles gênaient le dégagement. Ce sont là des tombes collectives de Basse-Époque. Creusées dans le sol, de plan rectangulaire ou carré, elles

comprennent des chambres individuelles voûtées en nombre variable, ouvrant sur une antichambre plus ou moins vaste, voûtée également, à laquelle on accédait par un puits construit. La découverte d'un ostracon démotique pris dans la voûte d'une de ces sépultures a fourni une date *post quem* : extrême fin de l'époque pharaonique-début ptolémaïque. Ces tombes ont été pour la plupart entièrement pillées, toutefois, l'une d'elles contenait encore dix-sept cadavres en bon état de conservation, qui sont en cours d'étude. Une construction de même type, plus à l'est, reste à dégager

La présence de ces sépultures ptolémaïques ou hellénistiques, sinon plus tardives encore, pose le problème de l'habitat à Balat à Basse-Époque. Le site de la ville, Ain Aseel, sauf dans sa partie la plus méridionale peut-être, ne montre pas trace d'une importante occupation contemporaine de ces tombes.

Sur la bordure nord du mur oriental qui ferme la cour externe du mastaba, une fosse de sable a été partiellement vidée. Elle recouvrait de petites « chapelles » funéraires, au-dessus de tombes individuelles à rampe d'accès et chambres axiales. L'une de ces chapelles, qui rappellent la « façade de palais » du monument principal, contenait une stèle encore encastrée, dont le style permet de la dater de la Première Période Intermédiaire, date que confirme le mobilier funéraire, au demeurant fort pauvre, découvert dans les autres tombes du même type

Le mastaba principal, M. II, a été fouillé en deux temps. La paroi orientale en « façade de palais » du monument ainsi que les cours qui la précèdent à l'est, ayant été dégagées par Ahmed Fakhry en 1972, notre travail a consisté d'une part à dégager le massif principal à partir de l'ouest, et d'autre part à explorer les infrastructures du bâtiment, exploration qui n'est pas encore achevée

Au centre de la façade est, entre deux socles de pierre en place, qui avaient supporté deux stèles funéraires, une

porte donne accès à une longue et étroite « antichambre » ou « chapelle » orientée nord-sud. Cette pièce avait été ornée de peintures sur limon ; malheureusement, celui-ci était entièrement décomposé et déjà tombé lors de la fouille ; seuls d'infimes fragments portant des traces de peinture témoignaient de la décoration antique.

Trois larges chambres voûtées s'ouvrent sur cette antichambre. Elles sont entourées d'un couloir, voûté également, qui se termine au sud par une chambre plus large, que l'on trouva remplie de squelettes, souvent bouleversés, témoignages à la fois d'inhumations tardives et de pillages L'ensemble de cette superstructure est cerné par un mur d'enceinte aujourd'hui arasé.

Près du mur extérieur ouest du mastaba, et à l'intérieur de l'enceinte, une stèle comme celles de l'est a été trouvée au-dessus d'une tombe subsidiaire qui peut être datée de la Première Période Intermédiaire.

Devant la moitié nord de la façade, le sol défoncé formait une large poche que le sable avait comblée. Ce sable enlevé, on découvrait les premières briques d'une très grande voûte qui occupait toute la partie septentrionale de la cour. Mais cette voûte, percée en son centre, ne pouvait être conservée sans risque, et il fallut la démonter assise par assise pour pouvoir continuer la fouille. Elle recouvrait une grande antichambre et des chambres voûtées similaires à celles du Mastaba V Simultanément, l'anti-chambre ayant révélé l'axe de la descenderie (cf. *fig* 4), celle-ci fut nettoyée. Lorsque la fouille se termina en février 1981, l'antichambre et la chambre sud étaient entièrement dégagées et fouillées.

Bien que la chambre principale ait été pillée et réutilisée à haute époque, sans doute au cours même de la Première Période Intermédiaire, elle a fourni un abondant et très beau mobilier funéraire : chevets de pierre dure, coupes et vases d'albâtre et diorite, notamment deux vases commémorant la première fête Sed, l'un de Pepi I, l'autre de Pepi II. Nul doute qu'il ne s'agisse de la sépulture d'un autre



Fig. 4. — *La descenderie du Mastaba II de Qilaa el Dabbeh.* (Cliché IFAO-J.-F. Gout.)

Prince-Gouverneur de l'Oasis, dont le corps fut rejeté le long de la paroi sud de la chambre pour permettre d'autres inhumations, peut-être très peu postérieures et qui sont restées en place

Le dégagement de la longue et impressionnante descenderie amena la découverte de plusieurs tombes subsidiaires,

à descenderies très raides et chambres axiales voûtées, l'une d'entre elles a fourni un abondant mobilier funéraire : œufs d'autruche, vases d'albâtre et de diorite, amulettes, le tout pouvant être daté du début de la Première Période Intermédiaire.

Après cinq campagnes de fouilles, le dégagement du Mastaba II n'est donc pas encore achevé, il reste à fouiller les chambres ouest et nord. Il faudra ensuite au moins sonder la moitié méridionale des deux cours, ainsi que la base du monument principal, pour savoir si elles ne recouvrent pas des sépultures subsidiaires.

Les superstructures du *Mastaba III*, à quelques dizaines de mètres au nord de M.II, ont été fouillées par Ahmed Fakhry qui y a découvert la grande et belle stèle fausse porte de Khentika, aujourd'hui conservée au Musée de Khargeh, ainsi, semble-t-il, que des « stèles-obélisques ». Le plan en est apparemment différent de celui des Mastabas II et V ; la « chapelle », en effet, a été établie sur le côté occidental du monument, ce qui parait aberrant. Il y aura lieu de redégager tout le terrain situé à l'ouest de cette chapelle construite en gros blocs de calcaire, qui était précédée d'un ensemble de chambres voûtées, décorées de peintures murales dont il ne reste plus que de très vagues traces ; dans ces chambres s'ouvraient deux puits profonds dont l'un n'a pas été vidé, et dont l'autre a conduit Ahmed Fakhry jusqu'à l'entrée d'une chambre souterraine profonde, dans laquelle il n'a pu pénétrer, les voûtes en étant complètement effondrées. Comme pour les Mastabas II et V, il faudra donc démonter les restes des murs des superstructures pour atteindre les chambres souterraines. Le relevé de l'ensemble du monument est effectué, et la fouille peut en être entreprise dès l'achèvement de celle du Mastaba II.

Le *Mastaba IV*, gros massif rectangulaire de briques crues (cf. *fig.* 5), dont les murs se dressent à plus de six mètres au-dessus de la plaine, est connu localement sous

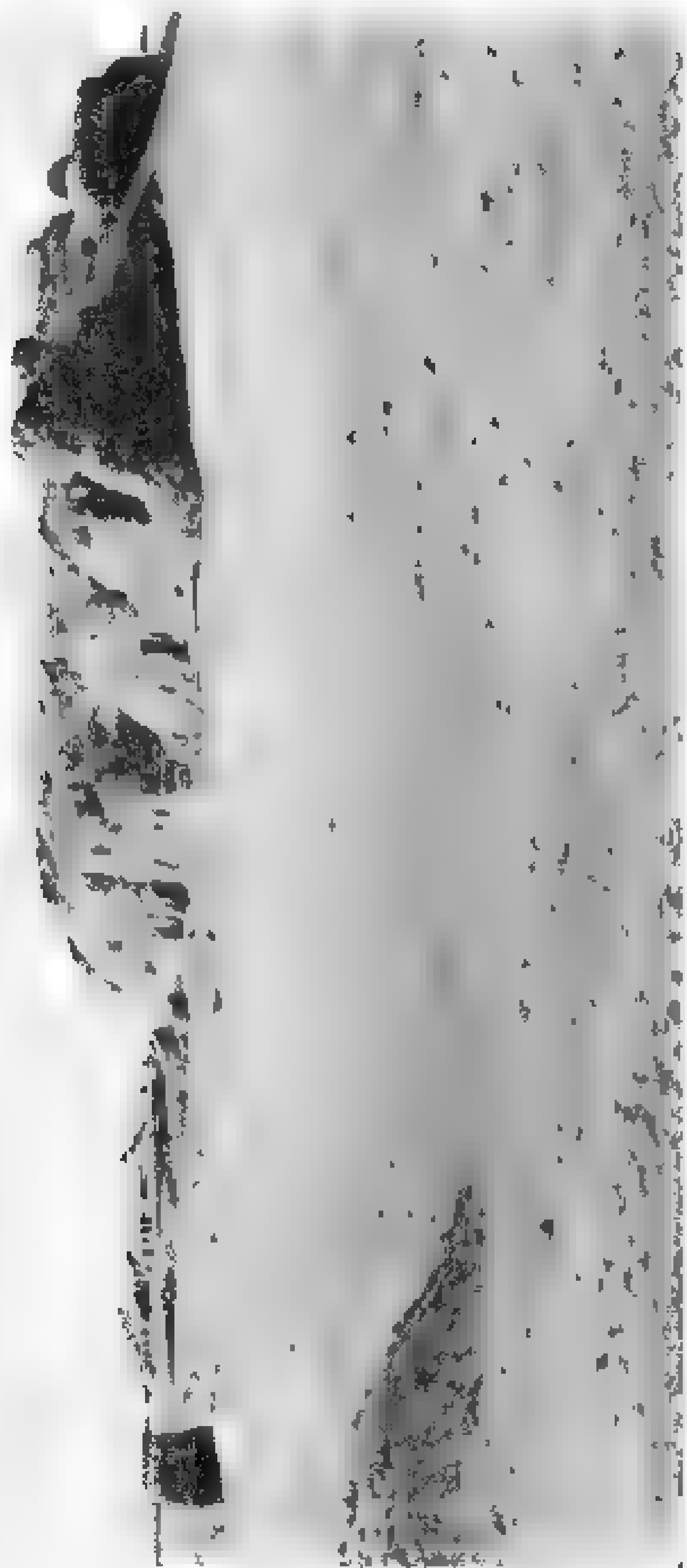


Fig. [illegible] Le mastaba IV de Qila el Dabbeh vu du nord-est, à l'arrière plan [illegible] mastaba II [illegible] IFAO - J. F. Gout.

le nom de « el-Deir ». « Le Couvent », seule sa façade orientale, en « façade de palais » elle aussi, a été dégagée par Ahmed Fakhry, elle est précédée d'une cour, et une porte au centre du bâtiment s'ouvre sur une antichambre voutée, non dégagée. Nous avons fouillé le sommet du mastaba et à notre surprise, alors que nous attendions un ensemble de pièces témoignant d'une réoccupation tardive, nous avons trouvé un réseau de murets traçant un quadrillage qui rappelle étrangement celui des mastabas primitifs de la Ire et de la IIe dynastie. A première vue, tout se passe comme si ce mastaba était encore intact, bien que les voûtes internes en soient manifestement effondrées. Si tel est le cas, sa fouille posera de sérieux problèmes techniques, car il serait navrant de ne pas préserver un exemple sans doute unique d'un mastaba de cette époque

Je ne parlerai pas du *Mastaba V*, l'essentiel ayant été d[illegible] par Michel Valloggia Le relevé architectural détaillé est maintenant achevé, et il ne manque plus que le résultat des analyses des offrandes funéraires pour publier le rapport définitif. Au cours des derniers nettoyages, la présence d'une sépulture secondaire, ou peut-être même antérieure au mastaba principal, a été décélée entre la cour extérieure de M.V et le grand Mastaba M IV. Il faudra explorer cette tombe lors d'une prochaine campagne

Les travaux accomplis par l'IFAO au cours des cinq campagnes de fouilles qui se sont déroulées dans les Oasis de 1977 à 1981, confirment les résultats obtenus par les équipes égypto-américaine dans le désert sud-occidental et canadienne dans la partie ouest de Dakhleh : jusqu'à la fin du IIIe millenaire av. J.C. ; le désert libyque et les Oasis ont joué un rôle important dans l'histoire de la civilisation égyptienne, ils faisaient partie de l'« espace » égyptien et servaient de lien avec les civilisations du sud et de l'ouest, la libyque comme la nubienne Serge Sauneron l'avait donc bien pressenti : « Aux Oasis, chaque trouvaille peut avoir une valeur significative » (*BIFAO* 76, 1976, p

405), et l'image qui se forme maintenant des Oasis, de Dakhleh notamment, sous l'Ancien Empire, est complètement différente de celle que se faisaient les Égyptologues il y a une dizaine d'années encore. Là où l'on imaginait des confins hostiles, difficilement parcourus de temps à autre par des nomades faméliques, apparaît une province peut-être prospère et cultivée, l'égale sans doute des nomes du sud avec lesquels elle était en relations. Les multiples traits archaïsants qui caractérisent son architecture funeraire laissent supposer, ou du moins imaginer, une longue évolution sur place. De ce point de vue, la fouille des niveaux les plus profonds de la ville, à Balat, devrait être des plus instructives

Cela dit, et ce sera ma conclusion, les fouilles entreprises par l'IFAO dans les Oasis en 1976 n'en sont encore qu'à leurs débuts : il a fallu cinq campagnes pour fouiller entièrement un seul mastaba à Balat ; l'ensemble des monuments de cette seule nécropole exigera une quinzaine de campagnes, et nul ne peut savoir combien de temps il faudra pour explorer la ville du même site, ni quelles surprises celle-ci peut nous réserver. Nombreux seront les pensionnaires et les missionnaires de l'IFAO qui auront à prendre la route de Douch et de Balat... Je les envie.

NOTES

1. On trouvera des comptes rendus plus étoffés sur les diverses campagnes de fouilles évoquées ici, ainsi que des articles sur les résultats ponctuels des travaux par le personnel scientifique et technique de l'Institut dans les *BIFAO*, 77 - 78 - 79 - 80 et 81

2. D'apres A. FAKHRY, *The Oases of Egypt I, Le Caire 1973*, fig. 3, p. 9 et J. VERCOUTTER Livre du Centenaire, *MMIFAO*, t. CIV, Le Caire, 1980, fig. 2, p. 167

LE GÉNÉRAL DJEHOUTY ET LA PERCEPTION DES TRIBUTS SYRIENS

Causerie au sujet d'un objet égaré

Jean YOYOTTE

Chacun sait que les Égyptiens n'utilisèrent pas seulement la statuaire pour que les particuliers disposent, dans leurs chapelles tombales de corps de substitution, destinés à beneficier d'un culte proprement funéraire, mais que, de leur vivant, ils installaient aussi volontiers dans les temples des dieux, des images de leur propre personne. Les textes gravés sur la base, les côtés, le dossier, voire le vêtement de l'homme statufié nous apprennent ce qu'on attendait de ces images : la formule de l'« offrande que donne le Roi » et l'affirmation que « tout ce qui passe devant » le dieu doit revenir au *ka* du personnage dénotent que celui-ci était desormais le commensal perpetuel du dieu, sa vitalité devant s'enrichir par la consommation d'une part des offrandes. Les « appels » invitant le personnel régulier du temple et les visiteurs occasionnels à réciter ces textes prouvent qu'on escomptait bien que les lettrés, attardant leur regard sur l'effigie et le nom du personnage, renforceraient le pouvoir contraignant des formules par une pieuse récitation, mettant en œuvre la magie du verbe. Différents procédés furent utilisés pour retenir l'attention du public : qualité plastique des œuvres, développements autobiographiques, jeux d'écriture, types iconographiques originaux (comme, par exemple, les figures presentant

l'homme en prêtre-*is* d'Hathor ou en « portier » du temple)

Dans les recherches portant sur les statues de temple, on reconnaîtra un intérêt particulier à celles qui montrent le personnage sous l'apparence d'un scribe, assis en tailleur, écrivant, lisant, méditant ou regardant le visiteur. Le ventre grassouillet, forme des plis, signe d'un genre de vie tranquillement bureaucratique et de l'aisance attachée à la fonction de lettré Recouvert d'un texte hiéroglyphique plus ou moins développé, un *volumen* tenu de la main gauche est déroulé sur les jambes. Le début en retombe parfois le long de la cuisse droite et, parfois, apparaît comme ré-enroulé sur le sol

L'usage de se faire représenter en scribe accroupi datait au moins de la IVᵉ dynastie, lorsque de très hauts dignitaires placèrent de telles images dans leur mastaba. La dédicace dans les temples de « scribes tenant un papyrus inscrit » est abondamment attestée au Nouvel Empire, notamment tout au long de la XVIIIᵉ dynastie, mais la mode en remontait au moins à la XIIᵉ dynastie comme le démontre l'important groupe des statues que le grand trésorier Montouhotep laissa dans le temple d'Amon-Rê à Karnak[1]. Contemporain de Sésostris I et Ammenemès II, ce Montouhotep, à en juger par ses titres et épithetes diverses, joua un rôle important dans l'organisation et l'enrichissement de Karnak et plusieurs des statues qui avaient été conservées de lui en différentes places de ce temple, le representaient en scribe écrivant[2] ou méditant[3], un papyrus inscrit déroulé sur son pagne. Ces grandes images sont si originales qu'on peut se demander s'il ne fut pas l'initiateur du genre.

Certains accessoires modelés en ronde-bosse sur les scribes de Montouhotep et sur des figures de la XVIIIᵉ dynastie expriment de façon réaliste que la statue représente un scribe à l'ouvrage[4] : l'idéogramme traditionnel de la fonction d'écrivain prend place en équilibre sur l'épaule. Sur le plat

de la cuisse gauche, est posée la coquille où l'on diluait la couleur. Le modelé de la main droite montre qu'elle est censée tenir un calame. Dans d'autres cas, le scribe paraît avoir suspendu sa tâche : il la relit ou en médite la suite ; la main droite peut être alors, à l'occasion, posée à plat pour maintenir le rouleau[5]

Pour expressives qu'elles soient, ces effigies en scribes ne sont pas rigoureusement naturalistes. Même lorsque la main droite est figurée en train d'écrire, la totalité de la surface déroulee du *volumen* est intégralement remplie de texte, aussi bien en amont qu en aval du calame. D'autre part, la main et l avant-bras droit posés sur cette surface n'occultent rien du texte qui se poursuit de part et d'autre de ce cache[6]. Les arts pharaoniques, exposant la réalité et dépassant l'apparence instantanée, abondent, comme on sait, de pareilles combinaisons entre l'action visible et l'acte achevé. Dans quelques cas où le scribe n'écrit pas, le texte du papyrus commence contre le ventre de l'homme et se poursuit vers le bord du pagne ; c'est comme si l'auteur présentait ce qu'il a écrit au lecteur de passage[7]. Le plus souvent, le texte progresse dans l'autre sens normalement tourné comme si l'homme de pierre était en train d'écrire ou venait d'écrire. A qui regarde la statue de face, les textes apparaissent donc la tête en bas. Prêtres et visiteurs devaient prendre connaissance du texte en lisant par-dessus l'épaule de la statue ou, quand celle-ci était adossée à une paroi, en s'appliquant à lire à l'envers, difficulté qui devait exciter la curiosité des lettrés plutôt que la rebuter. En tout cas comme on va le voir, loin d'être un remplissage ornemental, sacrifiant au naturalisme mais de contenu indifférent, ces textes renversés constituaient d'ordinaire la principale attraction épigraphique de la statue

Le type statuaire qu'on peut appeler du « scribe au papyrus inscrit » présente une particularité qui remonte au Moyen Empire mais qui au Nouvel Empire était en quelque sorte un anachronisme : à peu d'exceptions près, les textes hiéroglyphiques gravés sur le rouleau sont inscrits en colonnes, alors que dans les usages administratifs, épistolaires et littéraires, l'habitude de couvrir le papyrus de lignes horizontales formant des « pages » avait remplacé, dans le courant de la XIIᵉ dynastie, la coutume consistant à aligner des lignes verticales. Il est vrai que cette modification avait affecté les textes écrits en hiératique et que nombre de textes religieux traditionnels



Fig. 1. — Le scribe au nom du général Djehouty [illegible]

tracés en hiéroglyphes cursifs — les formules du Livre des Morts, par exemple — demeurèrent normalement disposés en colonnes. Les petits textes qu'on lit sur le papyrus des scribes votifs relevaient ainsi d'un genre iconographique stéréotypé. Leur présence évoquait globalement l'activité concrète de l'écrivain, mais leur disposition en faisait des écrits hiéroglyphiques, de style antique et de contenu sacré.

En règle générale, ces textes en colonnes sont disposés de façon « naturelle » sous le regard du scribe et orientés selon la pratique qui était celle des scribes du Moyen Empire et qui restait courante chez les copistes de textes religieux : séquence sinistroverse des colonnes, lecture sinistroverse des signes. Dans quelques cas, au moins, dont un remonte à la XIII[e] dynastie, la disposition des colonnes est pareillement réaliste, mais plus originale : les colonnes se succèdent en partant du bord gauche de la surface inscrite, mais les signes regardant vers la droite sont de lecture sinistroverse[8]. Il s'agit là de l'ordre « rétrograde » qui était employé aux hautes époques pour les hymnes et autres formules religieuses : or, dans plusieurs cas repérés, le texte gravé sur le papyrus se trouve précisément contenir un hymne à la divinité. Reste une petite série d'exemplaires où le texte est écrit de manière totalement inversée : les colonnes se suivent de gauche à droite et la lecture des signes est pareillement dextroverse, ce qui ne se rattache à aucun usage réel en matière d'écriture sur papyrus[9]. J'avoue n'avoir aucune explication vraiment convaincante à fournir pour rendre compte de cette inversion.

Sur les prestigieuses effigies de hauts dignitaires en scribe qui nous restent de la XVIII[e] dynastie, les *volumen* déroulés ont reçu des compositions de types assez variés. Sur ses trois scribes de Karnak, Amenhotep fils de Hapou, par exemple, rappelle d'abord par la formule consacrée, que les dites images lui ont été « données comme témoignage de la faveur royale », puis il enchaîne dans deux cas en invoquant des missions extraordinaires qu'il avait accomplies dans Thèbes et, dans le troisième, en adressant à Amon un hymne personnel[10]. Cependant, sur le plus grand nombre des scribes accroupis qui proviennent des temples du Moyen ou du Nouvel Empire, se rencontre une catégorie stéréotypée de formules à l'infinitif, conforme à la même



FIG. 2. — *Le scribe au nom du général Djehouty le papyrus*

construction qui regit sur les parois des tombeaux les « titres » qui accompagnent les actes représentés en dessin « *Faire telles actions dans telles circonstances par Un Tel* » Contentons-nous de quelques exemples. Les deux premiers nous sont fournis par les deux inscriptions les mieux conservées du tresorier Montouhotep

« *Ecrire pendant la direction des travaux et la consécration de l'offrande divine par le Prince, directeur de la double maison de l'or (...) N* »

« *Faire les lois, établir le règlement, faire que chaque office connaisse son devoir à Karnak dans l'accomplissement de Maât* (c'est-à-dire, conformément à l'ordre idéal) *et ce que desire Amon par N* »

D'autres exemples datant de la XVIIIe dynastie reprennent ce thème selon lequel le scribe, dans l'exercice d'une mission particulière, accomplit un travail de reglementation : établissement du protocole des services, contrôle d'opérations comptables, direction de travaux, etc.[12]. Ainsi

— Le directeur des artisans et chef de travaux Tet., sous Thoutmosis III, dans le temple d'Hathor à Deir el-Bahari

« *Faire les lois, établir le reglement, faire que chaque office connaisse son devoir selon (?) chaque précepte dans la Maison d'Amon, dans le temple Djeser-akhet, pour Hathor dame du gebel, de façon stable et durable, par N.* »

— Le secrétaire du grand-prêtre d'Amon Amenhotep né de Nefertari, Thebes-ouest, milieu de la XVIIIe dynastie[14]

« *Faire les lois,* [....] *le règlement, établir le registre de toute bonne chose dans la Maison d'*[*Amon* .. suite en lacune] »

Le scribe-comptable des grains d'Amon, Ounsou, Karnak milieu de la XVIIIe dynastie[15] :

« [.....] *en comptant les graines, faire que chaque* [....] *connaisse ce qu'il dit (?), apporter au grenier de l'offrande divine par N.* »



Fig. 3. — *Le scribe au nom du général Djehouty côté droit*

— Le grand majordome Amenemhat-Sourer, regne d'Aménophis III, provenance thébaine probable[16] :

« Établir Maât dans la Maison d'Amon. Compter l'or, l'argent, le lapis-lazuli, la turquoise et toute pierre précieuse ; [....] ... la gomme. Diriger les [....] de Sa Majesté vers le temple d'Amon de Karnak par N »

— Le secrétaire du roi et prêtre-lecteur en chef Nebmertouf, Mostai ou Hermopolis (?), règne d'Aménophis III[17] :

« Faire les lois, établir les règlements, parachever les annales monumentales du Maître des Deux Terres par N »

Les textes de ce genre confèrent à ces statues de scribes un caractère autobiographique. Instantanés pétrifiés de l'intervention historique d'un fonctionnaire, ces images commémoreront, pour l'édification des pieux visiteurs, une activité particulière qu'à un moment donné, un scribe de haut rang a exercée avec efficacité et selon l'ordre légal des choses dans le temple où siegera désormais sa statue

Il y a cinq ans, Monsieur Jacques Aubert rencontrait sur la place de Paris, un fragment inscrit d'hiéroglyphes dont il reconnut immédiatement l'intérêt en dépit de l'aspect peu engageant du débris (*fig.* 1-4). L'origine indiquée « *Aurait été trouvé en Syrie ; appartient à un Libanais* » sortait de l'ordinaire et, de la copie rapide que J Aubert avait prise, il m'apparut que ce morceau n'était autre que la partie inférieure d'une statuette de « scribe au papyrus inscrit », (haut. 20 cm ; larg 18 cm ; prof. 20 cm), cette statuette portant le nom d'un bâtisseur bien connu de l'Empire thoutmoside et le texte faisant précisement allusion aux affaires d'Asie

Grâce aux bons soins de J. Aubert, il m'a éte possible d'avoir ce monument en main pendant une heure et d'en faire prendre hâtivement des photographies à la lueur d'une lampe de bureau.

A devoir examiner un document épigraphique, errant sur le marché d'art et dont le texte concernait les rapports



Fig. 4 — *Le scribe au nom du général Djehouty le dossier*

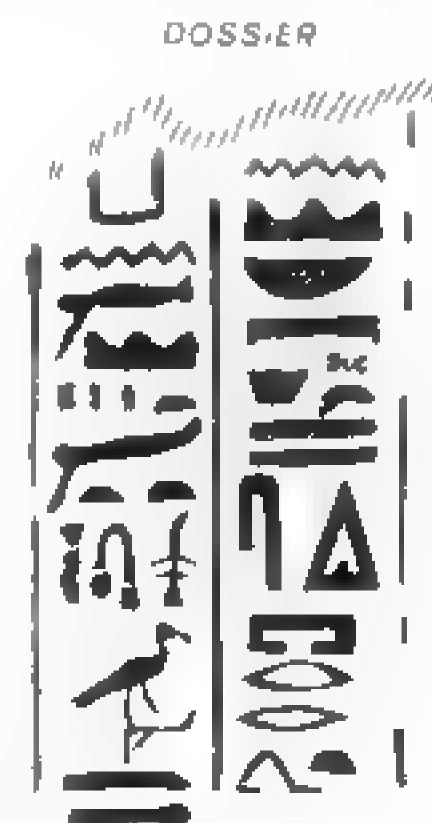
de l'Égypte et de l'Asie, il fallait être spécialement critique et circonspect. En effet, depuis l'époque de la seconde guerre mondiale, étaient apparus, au Caire, des objets inscrits qui étaient manifestement les produits d'un faussaire jouant sur l'interêt extrême que les historiens portent à ce qui touche aux relations politiques et religieuses entre la vallée du Nil et l'aire syro-palestinienne. Des textes tracés sur un support antique et dont la teneur révélait un rédacteur doté d'une large érudition y mettaient en scene les dieux et les gens de Canaan. Les langues et écritures de plusieurs populations qui avaient frequenté l'Égypte avaient été mises à contribution pour fabriquer des documents originaux. Dans le bronze d'une épée, parue en 1956, on lisait la dédicace faite à Astarté par un Phénicien de Paphos et rédigée dans l'écriture syllabique que les Grecs de Chypre utilisèrent pour noter leur dialecte aux VIII-III siècles av. J.-C. ; l'arme est authentiquement chypriote et datait du Bronze Moyen (2100-1600 av. J.-C.)[18]. Sur un bloc de calcaire, publié en 1956, une autre dedicace à Astara (sic), obscure déesse, était censée avoir été inscrite par un Sidonien de Memphis au temps de Ptolemee II mais J. Bingen et O. Masson eurent beau jeu d'y reconnaître une forgerie[19]. Tout un groupe de documents falsifiés étaient rédigés en araméen. Ainsi, dans le groupe qui fut examiné par J. Naveh, un petit ex-voto du Nouvel Empire, édité dès 1956, montrant un orant priant le dieu Ptah, a reçu une inscription araméenne apprenant que Hermen surnommé Petisis est venu à Memphis devant Ptah[20]. En 1962, est apparu un torse de granit, reste d'une image hellenistique d'Héraclès : bizarrement placé sur le revers de l'épaule, un graffite araméen, dont la médiocrité contraste avec le bon modelé de la sculpture, est venu dédier celle-ci au dieu phénico-chypriote Reshef-Mikal, au nom du sémite Abdou[21]. Une banale situle tardive a été agrémentée d'un tableau inspiré de modeles ramessides, figurant, en adoration devant Anat, un « fils royal Psametik » pour devenir

un document précieux pour l'histoire des rapports entre la XXVIe dynastie et la Palestine[22]

Un des derniers monuments du genre, mais non des moindres, redigé en égyptien hiéroglyphique, est apparu en 1972. Il s'agit d'un grand bassin à libation de granit, autour duquel deux textes passionnants courent symetriquement, d'une part, une date commémorant une campagne militaire que le roi « Horemheb » aurait conduite en l'an XVI de son règne *depuis Byblos jusqu'au pays du misérable roi de Karkemish* ; de l'autre, une formule d'offrande à Ptah memphite, Astarté, Anat « fille de Ptah », Reshep et Kadesh « dame des étoiles du ciel ». L'objet est actuellement perdu dans les limbes du marché d'art, mais les inscriptions, qui réunissent en un brillant collège les divinités cananéennes implantées dans la Memphis du Nouvel Empire et qui offrent une donnée chronologique bouleversante, concernant les activités d'Horemheb, ont été éditées dès 1973[23]. Plusieurs bons connaisseurs de la chronologie ont discretement manifesté qu'à leur opinion, ce document est extrêmement suspect[24]. Avant eu l'occasion de voir deux fois cette pierre, une fois au Caire, une autre fois à Paris, je me dois de confirmer l'inauthenticité des textes, mediocrement gravés sur un bassin sans doute postérieur au Nouvel Empire. La graphie du nom royal « *Ḥr-n-m-Ḥb* » contresigne, en quelque sorte, les intentions de notre faussaire asiatomane : cet unicum se fonde, en effet, sur l'interprétation que P. Montet avait proposée du second cartouche d'Horemheb ou il suggerait de reconnaître le nom du dieu palestinien Horon, alors qu'il faut lire « Horemheb, qu'Amon a voulu (pour roi) »

Ces précédents inquiétants expliquent le soin avec lequel il convenait d'examiner la pierre, la typologie, le modele et l'épigraphie d'un nouveau vestige concernant les relations entre l'Égypte et l'Asie. Aucune mention, Dieu merci, de divinites cananéennes... Le modelé de la sculpture ne présente rien que d'ordinaire. La surface de la pierre — une sorte de granit noir — laisse apparaître, par endroits, des concrétions de couleur blanche et a partout subi une corrosion, dans l'ensemble uniforme, qui a rendu flou le tracé des hiéroglyphes. Le type présente une originalité : avant l'époque saite, les statues de scribes ne sont généralement pas dotees d'un pilier dorsal[26], mais une exception, au moins, existe, la statue Ny Carlsberg Ae In 88, image d'un grand-prêtre du Fayoum, qui est datable du Moyen Empire ou de la XVIIIe dynastie[27]. Les hieroglyphes, pour la forme et l'exécution, sont des échantillons normaux de l'époque thoutmoside[28]. L'orientation dextroverse du texte inscrit sur le papyrus n'est pas sans exemples et les quelques inversions de signes qu'on y releve ne doivent pas etonner : on a deja noté que la mise en place et la gravure de ces écrits à l'envers constituaient, pour les décorateurs, un exercice spécialement difficile[29].

Le texte, normalement sinistroverse, qui figurait en deux colonnes sur le dossier (*fig.* 4), permet de confirmer l'origine de la pièce :



col. 1 : « [Offrande que donne le roi à .....] *n*, dame

du ciel, souveraine des deux terres, qu'elle donne tout ce qui sort »
col. 2 : « [sur son autel pour] le ka du directeur des pays étrangers du nord, le scribe royal Djehouty, juste de voix. »

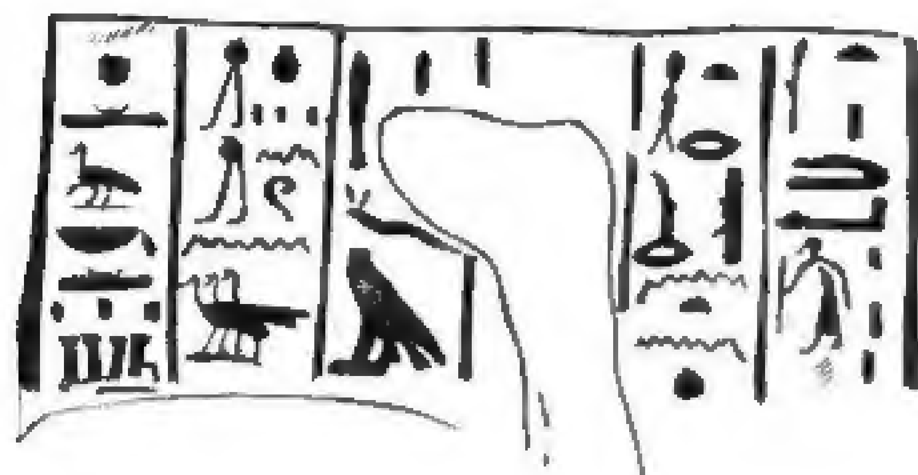
La divinité dans le temple de laquelle était placée cette statue dans quelque site d'Asie, était une déesse et la fin du nom du « pays montagneux » dont cette déesse était la maîtresse, se restitue aisément : « Hathor, dame de Byblos » (*nbt Qpn*).

Le personnage qui était figuré en scribe est déjà, et fort bien, connu. Ses titres permettent de l'identifier au militaire et scribe Djehouty, un contemporain de Thoutmosis III dont le souvenir est attesté par un certain nombre de jolis et précieux objets, dispersés entre les musées : des vases d'albâtre, deux palettes votives de scribe, un jeu de canopes, un scarabée de cœur à monture d'or, une dague et deux patères, l'une d'argent et l'autre d'or[30]. Il s'agit clairement des dépouilles qui furent tirées du caveau même de ce Djehouty et dispersées entre les musées de Leiden, Turin, Paris et Darmstadt au début du siècle dernier. Nous ignorons dans quelle nécropole se trouvait ce tombeau. En tout cas, il est impossible de confondre ce Djehouty-là, avec l'hôte de la tombe thébaine no. 11, le directeur du trésor Djehouty né de la dame Dedia[31], un directeur du trésor dont la titulature, bien développée, est radicalement différente de celle qu'on dresse du gouverneur des pays du nord et scribe royal Djehouty, à partir des divers éléments de son mobilier funéraire. L'inscription ciselée dans la coupe d'or acquise par le Louvre est le témoignage le plus éloquent de sa carrière coloniale : « *Donné comme témoignage de la faveur du Roi Menkheperrê* (= Thoutmosis III) *au prince et comte, père divin aimé du dieu, homme de confiance du roi en tous pays étrangers et (dans) les îles qui sont au milieu de la mer, qui a rempli les magasins de lapis-lazuli, d'argent et d'or, directeur des pays étrangers du nord et général, loué du Dieu parfait, dont le Seigneur des Deux Terres a fait le ka, le scribe royal Djehouty, juste de voix* »[32]. Les épithètes qu'on lit sur les autres objets[33] confirment que ce scribe Djehouty fut un proche collaborateur de son roi, en matière militaire et économique, dans les pays d'Orient et qu'il y suivit Thoutmosis III dans certaines campagnes ou tournées militaires. Sa fonction par excellence était celle de « directeur des pays étrangers du nord ». On sait au moins que les hauts fonctionnaires désignés comme « directeur des pays étrangers » étaient installés dans les territoires soumis à la domination du pharaon, pour y surveiller la situation politique et militaire en même temps que les rois vassaux et les chefs des garnisons égyptiennes[34] et qu'ils étaient responsables de la rentrée des tributs[35]. Deux titres occasionnels de Djehouty recoupent ces données : celui de « chef de garnison » et celui de « directeur de la porte (?) des pays étrangers du nord. » Notre homme, scribe et guerrier de confiance de Thoutmosis III, se signala sûrement en Asie par une activité remarquable puisqu'il demeura dans la tradition littéraire comme un héros de la période des grandes conquêtes : c'est à lui qu'un conte conservé dans le *Papyrus Harris 500* impute l'invention du stratagème, préfigurant la ruse qu'emploie le chef des quarante voleurs dans les *Mille et Une Nuits*, par lequel l'armée de Thoutmosis III s'empara de Jaffa.

Le fragment de scribe entrevu à Paris viendrait fournir une nouvelle illustration des activités du fameux Djehouty : le texte qui est gravé sur le papyrus (*fig.* 2) et se poursuit autour de la base (*fig.* 1, 4, 3) commémore une fonction administrative qu'il eut l'occasion d'exercer dans le port de Byblos :

[Papyrus] « *Compter les contributions, recevoir les tributs apportés à la puissance de Sa Majesté comme contribution annuelle de la main des rois,* [Base, devant] [. . .] *de Syrie* (Rtnw), *étant envoyés vers le sud dans des bateaux, à destination de l'Égypte* [Base, droite] *par le directeur de la*

PAPYRUS

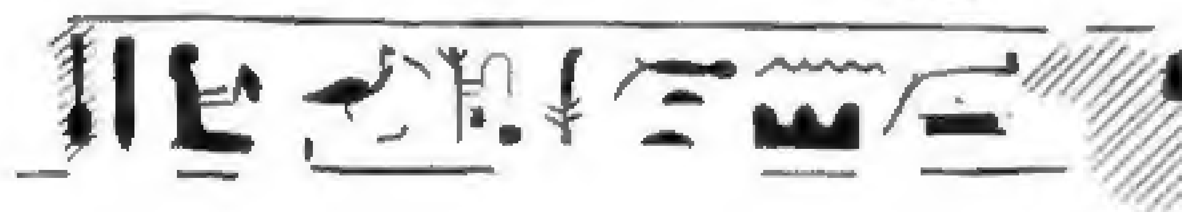


BASE

devant



droite



gauche



porte (?) *des pays étrangers du nord, le scribe royal Djehouty, juste de voix* [Base, gauche], *issu du notable Amenmosé, né de la dame Isi(?)sonbé. »*

Cette inscription qui fait connaître le nom des parents du général Djehouty[36] use d'expressions qui se rencontrent dans les « *Annales* » *de Thoutmosis III*[37] et dans les scènes représentant l'apport des tributs étrangers.

Comme W. Helck l'a justement remarqué, les sources contemporaines de l'expansion militaire thoutmoside ne font guère mention de Byblos, si ce n'est comme la capitale religieuse de la région montagneuse qui fournissait des bois aux charpentiers égyptiens[38]. Ce silence n'implique pas que la ville d'Hathor, dont Thoutmosis III embellit sûrement le temple, ait alors perdu toute importance dans le système colonial égyptien. Solidement tenue et traditionnellement considérée comme une ville égyptienne, sa fidélité a pu la tenir en dehors des opérations de conquête et de répression. Le « scribe accroupi » de Djehouty donnerait à comprendre que son port demeurait une base logistique pour le contrôle et la concentration des tributs dus par les principautés de Syrie du Nord et indiquerait qu'à une certaine date du règne de Thoutmosis III, ces principautés furent assujetties, comme le pays de Koush, à un versement régulier et convenu de contributions annuelles[39].

Il serait souhaitable que ce fragment de scribe soit bientôt retrouvé et de nouveau examiné.

NOTES

1. Caire CG 42037, 42044, 42045 (Legrain, *Statues et statuettes* I, p. 22 et 27, pl. 23 et 26) ; Louvre A 122-124 (PM² II, p. 109) ; Mariette, *Karnak*, 43 nº 8 ; Sauneron, *Karnak* V, p. 65-76, pl. 23-27. cf. Vandier, *Manuel* III, p. 275-6.
2. Ainsi Caire CG 42037 ; *Karnak* V, *l. c.*
3. Ainsi Louvre A 122.
4. Sauneron, *op. cit.*, p. 66 sq., fig. 12-14.
5. Par exemple Brooklyn 37. 29 E (James, *Corpus of Hieroglyphic Inscriptions in the Brooklyn Museum* I, nº 238) ; Caire CG 592 (réf. *infra*, note 14) ; etc.
6. Winlock, *JEA* 10, 2-3.
7. Par exemple Brooklyn 37. 30 E (James, *o. c.*, nº 199) ; Caire CG 827 (Borchardt, *Statuen und Statuetten* III, p. 115, pl. 153) ; Wien 5749 (Habachi, *Studies in Honor of George R. Hughes*, p. 88-89 et fig. 25-27). Sur Berlin 11635 (Charles, *RdE* 12, 7 sq., pl. 5), le texte est présenté transversalement ; les colonnes en sont parallèles au bord de la feuille.
8. Caire CG 887 (Borchardt, *op. cit.* III, p. 137-8, pl. 155) ; CG 1138 (*ibid.*, p. 75) ; CG 42042, (Legrain, *op. cit.* I, p. 25-26, pl. 26).
9. Messine A 226 (Donadoni, dans *A Francesco Gabrielli, Studi orientalistici...*, [Univ. di Roma, *Studi orientali* V, 1964], 115-122.
10. Varille, *Inscriptions concernant l'architecte Amenhotep fils de Hapou* (BdE 44), p. 14-31.
11. *Karnak* V, p. 72, fig. 15-16.
12. Sur ce type de textes, cf. les remarques chez Donadoni, *o. c.*, p. 117.
13. Edimburgh 1905. 279. 3 (Naville, *The XIth Dynasty Temple at Deir el-Bahari* III, pl. 4 et pl. 8 [F]).
14. Caire CG 592 (Borchardt, *o. c.* II, p. 146-147, pl. 106 ; PM² I-II, p. 785).
15. Caire CG 43132 (Legrain, *o. c.* I, p. 85).
16. Donadoni, *o. c.*, 118.
17. Benedite, *Mon. Piot* 19, 15-16.
18. O. Masson, *BSFE* 60, 43-44.
19. *BIFAO* 64, 75-80, pl. VI. Cf. Bingen, *SEG* XXIV, nº 1252 ; Masson, *RdE* 29, 67, nº 68.
20. J. Naveh *JNES* 27, 317-318, fig. 1.
21. *RSO* 1, 1962, 215-217, pl. 52.
22. Grdseloff, *Les débuts du culte de Rechef en Égypte*, 1942, p. 28-31, pl. 5-6.
23. Redford, *Newsletter SSEA* 4, nº 1 (July 1973), 6-23, pl. 1 ; *BASOR* 211, 1973, 36-47, 1 fig. ; reproduit dans Helck, *Historisch-biographische Texte der 2. Zwischenzeit und neue Texte der 18. Dyn.* 1975, p. 144, nº 153.
24. Wente et Van Siclen III, dans *Studies in Honor of George R. Hughes* 1977, 231, nº 82 ; Spalinger *apud* Schulman, *JARCE* XV, 1978, 47, nº 8 ; Beckerath, *SAK* 6 (1978), 47-48. Hornung, *Festschrift E. Edel*, 1979, p. 250, nº 15.
25. Cf. Seele, *JNES* 4 (1945), p. 234-239. — La lecture *mr(w)-n-'Imn* ressort clairement de la leçon que fournit le texte même du « couronnement d'Horemheb (l. 1, éd. Gardiner, *JEA* 39, pl. 2), leçon des plus officielles et des plus authentiques, et qu'il serait osé de tenir pour fautive, à la suite de Kruchten, *GM* 35 (1979), 25-30, en se fondant sur une source aussi suspecte que le bassin en question. Que le *n* soit le plus souvent écrit au moyen de la couronne rouge dans le second cartouche d'Horemheb

ne fait pas plus de difficulté que son apparition occasionnelle chez Séthi I *mr(w)-n-Ptḥ* (*KRI* I, 3, 3) ou chez Taousret *mrt-n-Mwt* (Barguet, Abdel Hamid Youssef et Dewachter, *Le Temple d'Amada* III, 23 ; V, G 1-6).
26. Bothmer dans *ESLP*, p. 23.
27. Ny Carlsberg Ae In 88, Kœfœd-Petersen, *Cat. des statues et statuettes égyptiennes*, p. 55, pl. 65.
28. Col. 1 : Gardiner, Sign List O 42. — Col. 4 : M 6. — Col. 5 : Aa 13.
29. Winlock, *JEA* 10, p. 2.
30. PM² I-II, p. 23-24.
31. Helck, *Zur Verwaltung*, p. 508.
32. *Urk.* IV, p. 999.
33. *Ibid.*, p. 1001-1002.
34. Bull. Qadesh, B 55 sq., cf. Gardiner, *The Kadesh Inscriptions of Ramesses* II, p. 33, note B 55.
35. Ainsi *P. Koller*, 3, 3-5, 4.
36. La lecture du signe initial, dans le nom de la mère, n'est pas sûre.
37. Comparer notamment : « *Compte des tributs apportés à la puissance de Sa Majesté du pays de Retenou dans cette année* », *Urk.* IV, p. 689, 17 ; p. 717, 8 ; p. 726, 13-14.
38. Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien*, 2ᵉ éd., p. 301-302.
39. Sur la structure des « Annales » de Thoutmosis III et ses levées de tributs, en dernier lieu, Spalinger, *JARCE* 14, 41-54.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU 1982

Président .... M. Jean Vercoutter.

Vice-Présidents ... R.P. du Bourguet.
M. Jean-Philippe Lauer.

Trésorière .... Mme Claude Abélès.

Secrétaire .... Mme Liliane Pelé.

Correspondance administrative et Bulletin :
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière :
Société française d'égyptologie : même adresse.

Compte de Chèques Postaux : N° 2093-33 S, Paris.

Compte bancaire : Banque Rothschild, 21, rue Laffite, Paris 75009. (Libeller les chèques à l'ordre de « Société française d'égyptologie ».)

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Directeur .... M. Georges Posener, Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.

Secrétariat de rédaction :
M. Olivier Perdu.

Correspondance scientifique :
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie du Champ-de-Mars — Toulouse
— Dépôt légal 2e trimestre 1982 —
Le directeur de la publication :
Jean Vercoutter